

**Zeitschrift:** Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande  
**Band:** 25 (1887)  
**Heft:** 15

**Artikel:** Lo roudeu et lo gendarme  
**Autor:** [s.n.]  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-189748>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

**Download PDF:** 13.03.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

Ils étaient sauvés, mais à plusieurs heures de la bastide, et il fallait attendre la fin de la tourmente avant de se remettre en route.

Une ferme se trouvait tout près ; ils entrèrent pour demander l'hospitalité.

Les paysans, occupés, conduisirent le cocher à l'écurie et laissèrent les jeunes gens seuls avec leurs enfants : trois garçons superbes, bruns aux cheveux noirs, les cheveux incultes, la figure sale, qui se roulaient dans la boue avec volupté.

— Serai-ils beaux s'ils étaient débarbouillés ! dit Ludovic ; des enfants, quelle bénédiction dans une famille !

Une vive rougeur colora les traits de Céline. Au même moment elle entrevoyait, dans une belle chambre aux tentures bleues, un berceau sur lequel elle se penchait.

— Vous pensez comme moi, n'est-ce pas ? poursuivit-il ; laissez-moi vous dire, ma chère Céline, que vous avez entièrement modifié mes idées sur les femmes.

Je les regardais comme des papillons, des abeilles, des fleurs, des oiseaux, faites pour plaire aux yeux, aux sens, rien de plus.

Ne vous indignez pas : je n'ai jamais connu ma mère ; mais tout à l'heure je vous ai vue si courageuse en face de la mort, que vous m'avez touché jusqu'au cœur. Vous savez aimer, vous avez les souvenirs vivaces, vous serez pour un homme une compagne intelligente, dévouée, brave, dont on a parfois bien besoin dans les épreuves et dans les vicissitudes de la vie. Et si j'étais l'Elio imaginaire qui vous inspirait un amour idéal, chaste, passionné, que vos lettres trahissaient dans des pages adorables, que j'ai lues d'abord avec curiosité, ensuite avec un intérêt réel, je vous dirais : « Vous souffrez de voir votre mère porter un autre nom que le vôtre, je vous offre le mien. Vous aurez encore le même... »

Je vous donne mon amour, ma foi ; nous allons combler les vœux de notre famille, jamais union ne s'est faite sous de meilleurs auspices.

Un mariage que les parents ne bénissent pas ne peut donner le bonheur : voyez celui de Mme Amurat.

Notre première entrevue a été déplorable, je le sais ; mais les volontés d'un père et d'une mère m'ont toujours paru sacrées, et si j'ai le bonheur suprême d'avoir un jour des enfants, je leur inspirerai dès l'enfance les deux plus profonds sentiments de mon âme : l'amour de la patrie, le respect, le dévouement pour la famille.

Céline, ma jeune amie, reprenez votre place auprès de votre mère, de mon tuteur qui, par sa bonté, m'a fait oublier que j'étais orphelin, et devenez ma femme bien-aimée !

Il était très ému, sa voix avait des vibrations passionnées qui allaient droit au cœur ardent de Céline. Elle l'écoutait les yeux pleins d'éclairs, la figure pâle, la poitrine haletante.

Il lui prit la main avec un sourire, la serra avec force, et sous cette pression, sous ce souffle d'amour, le plus doux des mirages rayonna à l'horizon de l'avenir.

La tempête avait cessé ; ils revinrent où M. et Mme Mélinde, que l'orage avait empêchés de partir, les attendaient avec une grande inquiétude. Mme Sauze et son fils essayaient de les rassurer...

Elio n'eut qu'à regarder ses amis pour deviner leur secret, et comme ils s'approchaient pour demander pardon de leur absence et dire le serment qu'ils venaient d'échanger, l'infortuné jeune homme essuya une larme furtive...

Sa vie n'avait pas de mirages, il était un déshérité des joies de l'amour ; mais il se ranima bientôt en se disant qu'une nature vaillante doit transformer ses douleurs en bonnes actions, et que faire le bien est encore ce qu'il y a de plus grand ici-bas.

L'amour passe avec la jeunesse, la bonté nous accompagne jusqu'à la dernière heure, et celui-là peut encore être heureux qui peut adoucir de grandes infortunes.

NELLY HAGER.

### Lo roudou et lo gendarme.

On gaillâ, on pourro diablo, qu'avâi lè coûtès ein long et que trovâvè la terra trào bassa po travailli, amâvè mi roudâ decé, delé, sa lotta su lo dou, po demandâ l'ermonna et trovâvè adé práo dzeins que lâi baillivont on bocon dè pan. On dzo que saillessâi de 'na mâison iô l'avâi teindu la demi-auna, reincontrè on gendarme que l'arrètè et que lâi fâ :

— Sédè-vo pas que l'est défeindu dè fèrè lo meti que vo fèdè quie ?

— Et quin meti ? repond lo gaillâ ein sè redresseint et ein pregneint on air crâno.

— Quin meti ? Lo meti d'allâ demandâ l'ermonna.

— Quoui vo z'a de que demando l'ermonna ! vo z'è yo per hazâ demandâ oquiè ?

— Et cliâo bocons dè pans dein voutra lotta, tsancro dè dzanliâo, dè iô cein soo-te ?

— Clliâo bocons dè pans ! Eh bin, quiet ! repond lo lulu, qu'étâi on fin retoo, c'est dâi z'échantillons qu'on bolondzi m'a tserdzi dè montrâ âi dzeins po se per hazâ volliâvont ein atsetâ, et ein crayo pas que sâi défeindu dè fèrè lo comi-voyageu.

Cllia reponsa dè cè cocardier a tant fé recaffâ lo gendarme qu'âo liu dè reinmenâ stu cœo dein sa coumouna, la laissi allâ ein faseint : Eh ! vilhie tsaravoûta !

### Onna crouïe incendie.

Onna né que bourlâvè à Revire pantet, on avâi senâ âo fû pè Rebattatron et la pompa lâi étâi z'u, coumeint bin vo peinsâ, kâ n'iapas ! se lo fû n'est pas trào liein, on sè fâ pas teri l'orolhie po lâi traci.

Quand don la pompa eut coumeinci à travailli, ion dâi pompiers qu'avâi sâi et que ne poivè pas atteintrè lo bon dè la municipalità, s'esquivè on momeint po allâ bâirè quartetta, et ein revegneint lo gaillâ s'eincobliè âi tuyaux que trainâvont perque bas et s'étâi lè quatre fai ein l'ai dein la vouarga et lo pacot.

— Tè preignè pi lo commerce ! se fe ein sè relèveint ; mâ assebin n'é jamé vu on incendie dinsè iô on ne vâi pas pi bé po sè conduire !

Genève, le 29 mars 1887.

A Monsieur le Rédacteur du *Conteur vaudois*,  
Lausanne.

Monsieur,

Vous avez publié dernièrement une recette pour entretenir les sourcils de vos aimables lectrices ; cela m'amène à parler d'une question, côté des hommes, tout aussi importante, si ce n'est plus ; savoir la conservation des cheveux.

Le docteur Eklund a publié, en décembre dernier, une notion sur ce sujet. Il recommande les plus grands soins de propreté et va même jusqu'à en demander la désinfection par les procédés modernes, soit l'étuve des ciseaux, peignes, brosses et ustensiles qui servent aux soins des cheveux.